

CHAPITRE XV

MONTFORT INCONSCIEMMENT TRAVESTI

Un saint bizarre, outrancié, telle est l'idée que se formera presque infailliblement de Montfort un esprit cultivé à la lecture de l'une ou l'autre de ses biographies modernes.

Combien, au contraire, Montfort est admirable dans la répression des scandales

Voilà donc comment Montfort s'expliquait qu'il fût tant persécuté. Il n'imaginait nullement que ses grands dehors de sainteté, ses vertus démonstratives, ses airs de réformateur mandaté du ciel, son absolue possession de lui-même, si frappante, pussent tromper sur sa personne. Ne lui en voulaient que le démon, le monde et la chair ; ne le condamnaient que des supérieurs abusés.

Longtemps ses biographes s'efforceront de tourner leur écrit en panégyrique. Plus l'homme déconcertera, plus ils le présenteront en inspiré de Dieu. Besnard n'avait-il pas écrit le premier, en le comparant aux prophètes de l'Ancienne Loi : « Tous ceux à qui Dieu a communiqué le don de prophétie étaient des hommes extraordinaires et ils ne le paraissaient jamais d'avantage que lorsque l'Esprit de Dieu se saisissait d'eux, selon l'expression de l'Ecriture » ?

Mais l'hagiographie évolua. Elle se voulut objective d'abord et non pas édifiante. Elle ne se crut plus obligée de nous offrir des saints d'une pure coulée, sans scories. La psychologie et même une certaine psychiatrie aidant, elle pensa que la grâce et la plus haute sainteté pouvaient s'accommoder de bien des

misères. Cela fit la joie des historiens, des rédacteurs d'articles, des orateurs et des conférenciers qui avaient à parler de Montfort et tenaient du ciel le don de peindre et de mettre en scène. Quelle aubaine pour un portraitiste et un conteur qu'une physionomie si haute en couleur, un équipage d'un tel pittoresque, une vie aussi mouvementée qu'un roman d'aventures, pleine d'imprévus et de surprises, de grands coups d'épée contre les abus et les scandales, de déconvenues ! Il arriva qu'avec les meilleures intentions du monde, on vous campât le missionnaire en chevalier errant qui faisait si naturellement penser à dom Quichotte que Georges Rigault ne résistait pas au plaisir d'évoquer, au sujet du peu brave M. des Bastières, Sancho Pança. Les biographes qui surveillaient le plus leur verve ne laissaient pas de se garder souvent assez mal de leur imagination. Ayant peine à se représenter Montfort accomplissant ses coups de force et se livrant à certaines démonstrations avec pleine réflexions, une entière possession de lui-même et une parfaite dignité, ils amplifient et précipitent inconsciemment ses gestes, ce qui lui donne l'air d'un impulsif, parfois même d'un exalté. Par exemple, là où les informateurs de Grandet disent : « Il l'embrassa tendrement... Il se mit à genoux... Il se dirigea... », ils le feront se jeter au cou de son offenseur, tomber à genoux, foncer sur la bande. Cela n'a l'air de rien. Cela prouve cependant que l'historien se figure mal son héros et ne peut guère nous en donner, dans l'ensemble, qu'une fausse image.

On conçoit l'impression produite par la lecture de semblables biographies, particulièrement sur des personnes du monde religieux ou ecclésiastique, qui n'avaient pas besoin de ce coefficient de traits forcés pour se faire une idée peu flatteuse de certaines caractéristiques de Montfort.

« Nous lisons en ce moment au réfectoire la Vie de Marie-Louise de Jésus par le P. Texier, nous disait, quelque temps avant la canonisation du grand apôtre, la Supérieure d'une communauté cloîtrée dont les religieuses vouées au redressement de jeunes délinquantes, ne sont certes pas des prudes. Cela nous réconcilie un peu avec votre Père. Nous avions lu auparavant sa vie. Au début on souriait ; puis, à mesure qu'on avançait, on souriait de moins en moins ; enfin on ne souriait plus du tout ; on se regardait. Votre saint Fondateur devenait inquiétant ». Je demandai quel était l'auteur de la biographie.

C'était Georges Rigault, un écrivain au style percutant, coloré, volontiers réaliste, qui n'a eu qu'un tort, d'exprimer avec un relief puissant l'idée que l'on est trop porté à se faire de saint Louis-Marie Grignon de Montfort.

Dernièrement, sur la fin de 1960, un curé franc-comtois qui achevait à peine de lire la même biographie, nous faisait une réflexion semblable. Le saint l'avait déconcerté. Mais que ce soit Rigault, Chaigne, Laveille ou tout autre historien, l'impression risque fort d'être la même. « Quel original que votre Fondateur ! ». C'était l'exclamation à laquelle un montfortain devait s'attendre, surtout avant la canonisation, au cas où il tomberait sur un ecclésiastique en train de parcourir une biographie quelconque de l'homme de Dieu. Encore un certain sourire laissait-il assez entendre que cette exclamation était un euphémisme. En cette même année 1960, un carme déchaux fut plus net. Il assurait que Montfort était un déséquilibré, ce qui, ajoutait-il, serait facile à démontrer en soumettant à un graphologue quelques lignes de son écriture. L'expérience fut faite. Nous en reparlerons (1). Au reste, Chaigne (p. 24) lui-même, si attentif pourtant à ne rien outrer, n'écrit-il pas du pensionnaire de M. de la Barmondière : « Une extravagance constante et très accusée le distingue entre tous » ?

Sur l'idée que donnent de Montfort ces ouvrages, nous avons le témoignage d'un maître, d'un lettré qui sait lire.

Voici d'abord comment, tel qu'il le conçoit, Mgr. Calvet nous présente le personnage :

« Ce n'est pas un saint banal. Il est vrai que le saint ne peut pas être banal. Mais celui-ci a été original au point de paraître excentrique, et comme il n'a pas le prestige d'un saint Philippe Néri ou d'un saint François d'Assise, ce qui passa chez eux pour de la poésie ou pour une surnaturelle fantaisie a été taxé chez lui de folie.

« Cependant, des « excentricités » de sa vie nous ne pouvons pas douter. Ce sont des témoins, des amis qui les ont rapportées avec le désir manifeste de les atténuer ou de les excuser. Sa biographie a été écrite par des historiens modernes (il cite en note Mgr. Laveille et Louis Chaigne), formés aux bonnes méthodes. En les prenant pour guides, nous sommes sur un terrain solide.

« Donc, de son temps, Louis-Marie Grignion de Montfort a fait scandale. Il avait pris à la lettre les enseignements du Christ et les béatitudes de l'Evangile qui bousculent les béatitudes du monde. Comment supporter un homme qui recherche la souffrance, qui méprise l'argent, qui veut vivre pauvre parmi les plus pauvres, vêtu de haillons et mendiant, quand cet homme reste au milieu du monde au lieu de s'enfermer au fond d'un cloître ? On s'était accoutumé à une vie confortable, mesurée et tranquille qui fait à Dieu sa part, sa bonne part, sans rien brusquer, sans jamais choquer les convenances sociales. Et voilà que ce nouveau Jean-Baptiste ressuscite les temps évangéliques ou un moyen âge intempestif et dresse l'absolu en face des accommodements bourgeois. C'est intolérable, c'est inconvenant. Il ne parle que de mourir, de se mortifier, de se dépouiller, de s'annihiler : alors, à quoi bon être sur la terre ?

« C'est surtout dans le clergé que Grignion de Montfort rencontre ses contradicteurs les plus obstinés. Et ils étaient de bonne foi. Les réformateurs du clergé s'étaient inspirés des instructions du concile de Trente et avaient subi, à leur insu, les prescriptions de l'esprit classique ; ils avaient ainsi créé, en réaction contre une époque de laisser-aller et de désordre, un type de prêtre, grave, modéré, de tenue parfaite, d'exact bon sens, attaché à la règle et à l'uniformité, préoccupé de ne pas choquer, dépouillé par vertu de toute originalité. Lorsque le jansénisme eut enfermé ce prêtre dans la rigidité de sa doctrine, de ses pratiques et de son costume, le type fut achevé. Type admirable, certes ; beaucoup de ces prêtres ont été des héros de vertu. Mais quand la flamme intérieure manquait, l'esprit classique et l'esprit janséniste rétrécissaient les intelligences qui devenaient incapables de comprendre les folies de la croix. Un Grignion de Montfort déguenillé, prêchant dans les carrefours, courant les grandes routes, querellant les ivrognes et les baladins, leur apparaissait comme un aventurier suspect qui compromettait la dignité ecclésiastique. De là, contre lui, leur animosité.

« Ce qui reste magnifique, c'est que malgré cette opposition constante des évêques et du clergé, ou à cause même de cette opposition qui devenait pour lui une épreuve féconde, Grignion de Montfort remplit sa mission ici-bas. C'est que le peuple, le menu peuple des faubourgs des villes et le peuple paysan com-

prirent parfaitement et du premier coup ce frère de misère et le suivirent. Et comme à sa voix, ils changèrent leur vie et entrèrent à sa suite dans la pratique de l'Evangile, l'Eglise officielle comprit à ce signe que cet homme extraordinaire était vraiment l'envoyé de Dieu. Elle l'accepta et elle l'honora. Elle n'a pas canonisé ses bizarreries. Ce n'est pas parce qu'il est bizarre qu'il est saint ; il est saint malgré un tempérament excessif et malgré des fantaisies de caractère que la grâce respectait ».

Nous demandons pardon à Mgr Calvet. L'explication qu'il donne de l'hostilité du clergé est celle qui vient le plus naturellement à l'esprit, mais est-elle exacte ? Nous ne le croyons pas. Montfort avait soin de ses guenilles. Il les portait avec une parfaite dignité. Rien de débraillé dans sa tenue. Rien non plus de vulgaire dans sa répression des scandales. Le P. Besnard relève son air de grandeur.

Un esprit bizarre, un excentrique, un exalté ! Le clergé ne s'expliquait pas les manières et les pratiques extraordinaires de M. Grignion d'une façon aussi simpliste. Ils laissaient cela aux laïcs qui n'avaient pas, eux autres, l'avantage de frayer avec le missionnaire et ne le connaissaient guère que par le bruit plus ou moins fallacieux de ses exploits de le prendre pour un déséquilibré. Il est possible que ce jugement sommaire fût même courant dans certains milieux administratifs qui ne se piquaient pas de dévotion. Ferrand, l'Intendant de Bretagne, nous l'avons vu, ne se privait pas dans ses lettres à Mellier de traiter Montfort de fou. Impatient de raser le Calvaire de Pontchâteau : « S'il en reste quelques murailles, ce sera pour enfermer Grignion », écrivait-il. « Le fou de Montfort », n'aurait-ce même pas été, parmi les mécréants de la plèbe, comme le sobriquet de l'homme de Dieu ? Alors que se rendant de Salertaine à Saint-Christophe-du-Ligneron, il prêchait dans les halles du gros bourg de Challans, le curé lui ayant refusé son église, des marchands vinrent à passer qui revenaient de la foire. S'étant enquis de ce qui motivait cet attroupement, ils se mirent à crier à ceux qui les suivaient : « C'est le fou de Montfort », insolence qu'ils auraient payée cher si le prédicateur n'avait entonné immédiatement son cantique bien de circonstance :

Dieu soit béni !

Qu'on m'outrage, qu'on me caresse.

Dieu soit béni !

Mais le clergé, lui, jugeait le missionnaire tout autrement. Grandet (p. 175) dit bien qu'à La Rochelle, « des prêtres même et des religieux tâchèrent de le décrier jusqu'à le faire passer pour un fou et pour un homme extravagant », mais qu'on lise Besnard qui alla enquêter sur place, c'est à l'évêque qu'ils représentèrent le prédicateur comme un brouillon, un touche-à-tout, un extravagant. Au public crédule, ils disaient bien pis : « Il n'était qu'un coureur, un aventurier, un bateleur, un hypocrite, un enchanteur, un possédé, un sorcier, un antéchrist ». Et c'était bien cela : non pas un fou, mais un maître-fourbe ou tout au moins un homme qui, par illusion d'orgueil, se prenait pour un saint, pour un réformateur mandaté du ciel et en arborait l'enseigne, tel le jugeaient communément ses persécuteurs ecclésiastiques. Ils ne s'offusquaient pas de ses guenilles et de ses mépris affichés pour les béatitudes du siècle ; ils ne les jugèrent pas offensants pour la religion. Ils les suspectèrent et les estimèrent dangereux en raison de l'effet qu'ils produisaient, et non pas seulement sur le vulgaire.

Le prêtre grave, modéré, de tenue parfaite, ce type d'ecclésiastique tridentin que dépeint parfaitement Mgr Calvet, nous ne le découvrons pas, hors des murs de Saint-Sulpice, parmi ceux qui exercèrent notre saint. Ni le curé de la Chevrolière et sa bande, ni les prêtres de La Rochelle qui, pour le perdre dans l'esprit du peuple, ne reculèrent pas devant le « langage des halles », selon l'expression du P. Besnard, ni les recteurs de Montfort qui le dénoncèrent à Mgr Desmarests, n'étaient, certes, de ce type-là. D'autres hommes d'Eglise d'une espèce toute différente ne devaient pas manquer à Nantes, à Rennes et même à Poitiers, qui prenaient des airs scandalisés devant ses loques, sa compagnie de gueux, ses méthodes d'enseignement populaire. On en voyait parfois au pied de sa chaire, venus pour se moquer, ecclésiastiques sans charge d'âmes, roulant carosse, poudrés, musqués, coureurs de parties fines, pour lesquels il ne marquait ni admiration, ni sympathie et qui le lui rendaient bien. « Tant de prêtres de graisse, tant d'ecclésiastiques du plaisir, tant d'hôtes du repos ! », gémit-il dans la Règle qu'il écrit pour ses missionnaires. Mais ces abbés mondains, parfois solennels docteurs, on ne les aperçoit pas intrigant dans les antichambres des évêchés. Les inculpations d'hypocrisie, puisqu'il faut bien s'en tenir à celles-là, venaient d'ailleurs.

Une autre erreur assez commune, c'est de penser à une opposition constante du clergé, de croire que le missionnaire s'aliéna, de quelque façon que ce soit, le commun des ecclésiastiques. Partout où il va, les curés se l'arrachent. Ce que dit Grandet de sa vogue dans le diocèse de Saint-Malo, « qu'on le demandait de toute part pour faire la mission », il suffit de consulter, sur la carte géographique, les régions où il travailla, pour constater qu'il en était de même partout. Les paroisses qu'il évangélisa forment de véritables constellations. Une mission en entraînait une autre dans le proche voisinage, celle-ci une troisième et ainsi jusqu'à épuisement. Autour de La Rochelle se groupent une trentaine de ces localités. Au diocèse de Nantes où les paroisses sont fort étendues et populeuses, après Crossac et Campbon, ce fut Pontchâteau, Besné, puis Missillac, dont le curé était pourtant janséniste, Herbignac, Camoël, Assérac, Saint-Molf, et si l'interdit de Mgr de Beauvau ne l'avait arrêté dans ce dernier endroit, on peut croire que cette liste déjà assez belle n'eût pas été close.

Les curés qui le refusèrent ou lui firent pièce au cours de la mission, combien les historiens en nomment-ils ? Il y a le curé de la Chevrolière dont nous avons suffisamment parlé, celui de Saint-Hilaire-de-Loulay dont la bonne foi avait été surprise, celui de Chalans. En tout trois, sauf erreur.

A Poitiers même, le clergé le regardait-il avec tant de méfiance, pour qu'à sa sortie de l'hôpital on lui confiât l'évangélisation des quatre paroisses des faubourgs, Monthernage, Saint-Savin, Saint-Saturnin et Sainte-Catherine, et que, pour terminer, il ait prêché dans la vaste église des Calvairiennes ? Que ce soit une mission générale à Poitiers ou ailleurs, on ne fait pas le travail que fit Grignon de Montfort avec le clergé à dos.

Ensuite, est-il vrai qu'avec ses allures de nouveau Jean-Baptiste, Montfort fit scandale parmi les chrétiens de la société, ceux qu'on appelait alors les « honnêtes gens » ? Certes, outre l'équivoque à laquelle ses grands dehors de sainteté donnaient si facilement prise, l'audacieux anachronisme de ses pratiques l'exposait à des jugements que des saints comme un François de Sales, un Vincent de Paul, si parfaitement accordés à leur siècle, avaient peu à craindre, et elle n'était pas sans doute une exception parmi les chrétiennes de la bourgeoisie cette Mme Trichet, mère de la future Marie-Louise de Jésus, qui disait à

sa fille : « J'ai appris que tu allais à confesse à ce prêtre de l'hôpital. Tu deviendras folle comme lui ». Mais on aurait grand tort de généraliser et d'écrire qu'à Poitiers « les bourgeois le dédaignaient et le traitaient de fou ». Que lit-on en effet dans la lettre de l'aumônier à M. Leschassier ? Que, lors de son entrée à l'hôpital, toute la ville (qui s'était déjà ruée, les deux mois précédents, aux catéchismes qu'il faisait aux pauvres) fut dans la joie, le regardant comme une personne donnée de Dieu pour réformer cette maison ; que la mystérieuse épidémie qui emporta en quelques jours les chefs de la cabale montée contre lui dans ce même établissement faisait dire à toute la ville que la malédiction était sur cette maison ; ...que depuis plus d'un an qu'il était entré, il avait été dans une mission perpétuelle, confessant presque toujours depuis le matin jusqu'au soir et donnant des conseils à une infinité de personnes, recevant de Dieu lumières, facilité de parole, santé, ouverture de cœur, ce qui lui attirait l'applaudissement de toute la ville.

Poitiers comptait alors de dix-sept à dix-huit mille âmes. De quels milieux lui venait cette infinité de personnes auxquelles il donnait des conseils, des dirigés autrement dit ? Était-ce uniquement des classes populaires, et non pas plutôt, en majeure partie, de la bourgeoisie et même de la haute société ? Et n'avons-nous pas entendu déjà M. Le Normand, procureur du Roi au présidial, nous dire qu'à Poitiers, « on connaissait à cet homme tant de piété qu'il n'était personne qui ne le craignît » ? Et dans sa lettre à Grandet ce même M. le Normand ne nous disait-il pas encore : « Il est plus de deux cents personnes qu'il a sanctifiées dans cette ville », ce qui s'entend beaucoup plus facilement de gens du monde dont le changement de vie avait fait quelque sensation que de gens du commun... Les jésuites du collège lui font donner chaque semaine une instruction à une bonne douzaine de leurs élèves, l'élite de l'établissement. Toujours à Poitiers, il réunit quotidiennement pour les faire prier et leur enseigner, avec la science de l'oraison, la pratique des plus hautes vertus, des jeunes gens des meilleures familles, groupés par lui en congrégation. Dans cette même ville, ainsi qu'à Nantes, comme nous l'avons vu, il a, dans la société, des relations, des amis, de puissants protecteurs... Maintes fois, au cours de ses missions, on voit le châtelain, la châtelaine, l'inviter à leur table. Pour réparer les églises, pour relever les chapelles en ruine, pour nourrir la nuée de mendiants qui s'abat autour de

lui partout où il va, il reçoit des riches de larges aumônes. Est-ce là d'un homme dont l'apparition aurait été saluée dans le monde de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie d'un tollé général ? Il est vrai qu'à Poitiers, quêtant à la porte des églises pour la réfection du Temple de Saint-Jean, il récolta parfois plus d'affronts que d'offrandes, mais cela arrive à d'autres quêteurs ecclésiastiques, religieux ou séculiers, et il ne leur est pas nécessaire d'être nippés comme des gueux pour connaître cette aventure. Quant aux délinquants de tout poil, ils l'auraient bien laissé tranquille avec ses pratiques d'anachorète, s'il s'était contenté de fulminer en chaire contre le vice. Ce qui exaspérait buveurs, bretteurs, chanteurs des rues, bateleurs, coureurs de bal, tenanciers de tripot, c'était de ne pouvoir, sa présence signalée dans le voisinage, vaquer en paix à leurs chères occupations.

A part une fois ou l'autre, à Fontenay-le-Comte particulièrement où l'incident faillit tourner au tragique, on ne voit point que les personnes même constituées en dignité, dans l'Eglise, dans la robe, dans la noblesse, se soient choquées d'être rappelées par lui à un respectueux silence dans la maison de Dieu. Ces traits hardis ne l'empêchaient pas de prêcher tous les jours dans les églises de Poitiers, « suivi d'un nombre de gens et respectés des plus libertins », note M. Le Normand (Grandet, p. 466).

Parlant d'une façon générale de ses travaux dans le diocèse de La Rochelle : « Le peuple d'une pauvre paroisse n'était pas le seul qui lui formât un auditoire, écrit le P. Besnard (Livre V). La foule était encore grossie par un grand nombre de personnes de distinction qui avaient leurs domaines dans le lieu ou dans les paroisses circonvoisines. On les voyait, à la fin des exercices, se placer à l'endroit où il entendait les confessions, s'approcher de lui à leur rang, ne considérant en eux-mêmes d'autre titre que celui de pécheurs, et ne voulant d'autre privilège que de pouvoir partager les précieux moments d'un prêtre que son goût et son attrait eussent fait préférer les pauvres, si son goût et sa charité ne l'eussent fait tout à tous ».

Tous ces faits ne prouvent-ils pas que ses manières qui plaisaient tant au petit peuple ne rebutaient pas les gens du monde, qui l'accueillaient aussi comme un envoyé de Dieu. D'ailleurs, alors que les rudes travailleurs de la terre, les ouvriers, les artisans, les manœuvres, les mendiants ne sentaient que vaguement le mérite d'un fils de famille à se mettre de plain-pied avec eux,

il en était autrement des personnes du monde, d'autant quelles ne pouvaient manquer d'être frappées par l'aisance de ses manières, son exquise politesse, l'air de grandeur qu'il gardait sous ses vêtements de pauvre et dans les occupations les plus viles.

Cependant, avec quelques précautions que soient racontés la vie de cet homme extraordinaire, ses austérités d'un autre âge et ses exploits, un lecteur délicat aura peine à croire qu'il ne heurta pas le clergé et le monde de la noblesse et de la bourgeoisie. Et pourquoi ? Parce que sa manière nous échappe. On se représente mal avec quelle dignité et quel naturel il portait les livrées de la divine pauvreté. Ses répressions de scandales évoquent presque fatalement l'image de quelque curé réputé pour ses saintes colères. Aussi, des ecclésiastiques, qui le connaîtront déjà par Laveille, Rigault, Chaigne ou tout autre, viennent-ils à lire l'opuscule de Mgr Calvet, rien ne les y choque. C'est bien, crayonné de main de maître, le portrait de l'homme tel qu'ils se l'imaginaient... Et pourtant ! La Providence l'avait gratifié d'un masque au relief puissant, en parfaite harmonie avec son caractère et admirablement propre à soutenir cet air de grandeur que note Besnard. Physionomie irrégulière mais combien expressive ! Parlant de ces instructions où un jeu symbolique se mêlait à la parole : « Dans ces rencontres, sa voix, son visage, ses gestes, ses raisons avaient quelque chose de divin », écrit Blain (ch. LXVIII). Or voici comment on nous peint le séminariste de Saint-Sulpice : « Il était laid, un visage irrégulier, un très grand nez, une très grande bouche, de grands yeux qui semblaient égarés, des manières gauches. Toujours replié sur lui-même, parlant peu, incapable de plaisanter, suivant en communauté une sorte de règle particulière qui le tirait de la foule, tombant à genoux brusquement, sans motif apparent et n'importe où ». Du mystique absorbé en Dieu, les paupières closes, silencieux, mais qui devenait intarissable et dont les yeux s'allumaient, dont le visage s'animait d'une vie extraordinaire, quand on le laissait deviser de Jésus et de Marie, rien. Une sorte de somnambule, inconscient de ce qui l'entoure, une manière d'automate qui tombe brusquement à genoux n'importe où et on ne sait par quel déclin.

On lui veut des manières gauches. Des manières gauches, les manières de Grignon de Montfort ! Celles bien plutôt d'un gesticulateur merveilleusement expressif. Non, ce n'est pas lui, le

magnifique orateur, l'incomparable metteur en scène, qui fut jamais embarrassé de ses bras et de ses mains ; et sans doute tranchait-il encore par là sur les autres séminaristes et sur MM. les Directeurs, le plus souvent sans geste du tout, les mains modestement enfoncées dans les manches de leur soutane.

Des biographes l'imaginent *emporté par son zèle*. « Il se rappelait volontiers, écrit-on, que Jésus renversa les tables des changeurs et chassa durement à coups de fouet les vendeurs du parvis du temple. Mais il n'est pas permis au premier venu d'imiter Jésus en toutes choses et Montfort cédait trop souvent à la tentation des violences évangéliques ». Nous avons raconté, d'après Grandet (p. 59), que M. Grignon, alors à l'hôpital de Poitiers, aperçut, un jour d'été, sur les bords du Clain, plusieurs jeunes garçons venus pour se baigner qui se livraient à des polissonneries devant des laveuses. Tirant de sa poche sa discipline, l'aumônier, dit l'historien, « en donna deux ou trois coups » à l'un de ces garnements. C'est la seule fois, à notre connaissance, que Montfort ait frappé. « Deux ou trois coups de discipline ». Le biographe a pourtant trouvé cette précision dans Laveille, mais avec l'idée qu'à la suite de ses lectures, il s'est faite de notre saint, comment se représente-t-il son geste ? « Un jour, au bord du Clain (M. Grignon) remarqua un groupe de jeunes débauchés qui se divertissaient grossièrement. Le péché lui était un spectacle insupportable. Il s'arme de sa discipline qui ne le quittait pas. Il tombe sur la troupe effarée et il flagelle de ses dures lanières les épaules qu'il rencontre avec la vigueur intrépide dont il avait coutume quand il se frappait lui-même ». (Calvet)

Ce Montfort, nous le retrouvons plus déchainé encore dans une grosse paroisse de Bretagne où il arrive pour donner la mission. « Un jour, à Moncontour, il tombe au milieu d'une fête foraine, d'un bal public, d'un groupe de danseurs et de danseuses qui tournoyaient au son de quelques instruments criards. Montfort se précipite, renverse l'échafaudage sur lequel les musiciens étaient juchés, s'empare des instruments de musique, les brandit au-dessus de sa tête, et fond sur les danseurs. Cris, vociférations, tumulte, bagarre. La chose pouvait très mal tourner. Elle tourna bien. Cet homme était étonnant. On ne résistait pas à la contagion de sa fièvre. Il apaisa les émois des musiciens, des danseurs et de la foule qui s'était amassée autour de l'enceinte du bal. Il parla, il pleura, il fit pleurer et tout se termina par le

chant du beau cantique dont le refrain remplaçait les flonflons de la musique : Vive Jésus ! Vive sa croix ». (Calvet)

Lisons maintenant le texte du P. Besnard (Livre II), de qui nous tenons cet épisode et qui était allé se documenter sur place.

« La mission indiquée dans la ville de Moncontour, diocèse de Saint-Brieuc, y attira M. de Montfort à la suite des autres missionnaires. Il y arriva un dimanche, et à son arrivée, il trouva sur la place une danse publique au son des instruments. Cette vue excita son zèle pour la sanctification des jours sacrés du Seigneur. Il perça la foule, arracha les instruments des mains de ceux qui en jouaient, se mit à genoux au milieu des danseurs et dit à haute voix : Que tous ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi et qu'ils se prosternent par terre pour apaiser la colère de Dieu. Un très grand nombre des assistants saisis d'étonnement et d'une crainte religieuse obéit à l'instant et se mit à crier miséricorde. Quelques-uns moins dociles hésitèrent plus longtemps, mais tous se rendirent à la fin. L'homme de Dieu ne s'en tint pas là, et, pour prévenir dans la suite un pareil désordre, il alla chez M. Villet, maire de la ville, pour le conjurer de donner ses soins afin d'abolir entièrement un scandale contre lequel on s'élevait depuis longtemps mais sans succès ».

Comme on le voit, il n'est question ni d'échafaudage renversé, ni de vociférations ni de tumulte ni de bagarre. Montfort ni ne se précipite, ni ne brandit au-dessus de sa tête les instruments des ménestrels, ni ne fond sur les danseurs, ni ne pleure ni ne fait pleurer, ni n'entonne pour finir un cantique triomphal. Au lieu de l'hystérique qu'on nous montre secouant les nerfs de la foule, quelle sobriété et quelle convenance de gestes et de paroles chez le missionnaire du P. Besnard ! La rapidité et la précision de son action ont déconcerté musiciens et danseurs. Rien de vulgaire dans son intervention, aucune violence. Un appel à la foi de ces chrétiens ; point d'autre menace que celle de la colère de Dieu.

Autre exploit de notre saint, vu de la même façon en renchérisant sur Mgr Laveille (p. 519).

« A Saint-Pompain, une foire traditionnelle, occasion de désordres, menaçait d'entraver la mission. Montfort organise une procession solennelle : il met en tête les plus solides gaillards de la paroisse et leur ordonne de foncer, la croix en tête, sur les bara-

ques des baladins. Le pas était dangereux ; les choses tournèrent bien. Effrayés par la charge de la procession les forains plièrent bagage et prirent la fuite. Le champ restait au missionnaire » (1).

C'est Quérard qui nous a conservé l'épisode et aussi le cantique dont le titre, il est vrai, sonne comme une fanfare guerrière : *La déroute des danses abominables et foires païennes de Saint-Pompain*. Cette pièce ayant été omise dans la grande édition du P. Fradet, nous allons la citer tout entière. Elle en vaut la peine. Nous y voyons, non pas avec quelle force brutale, comme on se le figure, mais avec quel sens psychologique, l'homme de Dieu opérait contre les scandales. A Saint-Pompain, il fit son chef-d'œuvre dans ce genre. Pour en finir avec des foires et des réjouissances profanatrices du dimanche, il organisa une procession tout simplement, et qui ne serait qu'une procession, mais qu'il ordonna avec un tact parfait, un sentiment délicat de la situation. Au premier rang, derrière la croix et la statue ou la bannière de la Sainte Vierge (couplets 4 et 5), le bataillon des fillettes et des petits garçons, les deux groupes le chapelet à la main et sans doute costumés. Donc, en tête, tout au contraire des solides gaillards de Mgr Calvet et d'autres biographes, la faiblesse, l'innocence, la grâce ingénue et attendrissante du jeune âge. Ensuite la société des Vierges avec leur long voile blanc et au doigt l'anneau de leur promesse ; puis la confrérie des pénitents en longue robe et pieds nus malgré la rigueur de l'hiver. Enfin, en bon ordre, le reste des fidèles, gens mariés ou non, vieux et vieilles, et fermant la marche, le clergé. Sans que personne eût été prévenu, cette procession à laquelle il ne manquait que le Saint-Sacrement, sortit de l'église au moment où la foire battait son plein, et, priant, chantant, recueillie, s'avança, sans rien heurter, à travers les étalages et les baraques des forains, à la stupéfaction des marchands et des chalands, des bateleurs et des badauds, qui se rangèrent et firent silence. Elle ondula, se faufila, traversa, puis vraisemblablement contourna la foire, promenant son spectacle et son contraste, en obsédant sans merci les yeux de ces chrétiens oublieux. Pas une objurgation, pas un reproche, pas un mot du saint missionnaire ; le cantique le dit expressément. Un appel muet et pourtant si pathétique à l'esprit de foi de ces étour-

(1) Mgr Laveille n'est pas le seul à se représenter ainsi cette procession. Rigault (p. 149) nous dit qu'il la « lança telle une phalange macédonienne ». Louis Chaigne (p. 142) écrit : « A Saint-Pompain, Montfort balaya un flot insolent de danseurs ». Le P. Le Crom (p. 355) ne voit pas les choses autrement.

dis profanateurs du dimanche, dont la plupart sans doute avaient, dans leur paroisse ou à Saint-Pompain même, assisté à une messe matinale. Les coupables sentirent leur faute, ils en eurent honte, ils furent touchés aussi de cette discrétion de l'homme de Dieu qui les avait pris par le bon côté, leur côté de braves gens au fond et de croyants. Ils plièrent bagage, et Saint-Pompain ne les reverra plus profaner ainsi le jour du Seigneur.

Lisons le cantique triomphal où Montfort fait défiler sous nos yeux, comme dans un vieux psaume d'Israël, les éléments de sa petite armée.

*La déroute des danses abominables et foires païennes
de Saint-Pompain*

I

Le crucifix
A tout rompu malgré le diable ;
Le crucifix
Est triomphant sur les débris
Et de la foire détestable
Et de la danse abominable ;

II

Gloire à la Croix,
Qui malgré toute résistance
Gloire à la Croix
Sans armes, *paroles ni voix*,
Qui résiste à toute puissance
Bouleverse, arrête et foire et danse,
Gloire à la Croix.

III

Quand on a Dieu
Quand on combat avec ses armes
Quand on a Dieu
On a le dessus en tout lieu ;
On passe au milieu des alarmes
On vainc le monde avec ses charmes,
Quand on a Dieu.

IV

Que l'on est fort
Quand on met sa force en Marie ;
Que l'on est fort
En vain la foule fait effort
On est plus fort quand on la prie
Que tout l'enfer en sa furie
Que l'on est fort.

V

C'est par son nom
Que Saint-Pompain chante victoire
C'est par son nom
Qu'il vainc comme fit Gédéon
En faisant passer avec gloire
La procession par la foire ;
C'est par son nom.

VI

On craint si peu
Qu'on ne saccage et qu'on n'empêche ;
On craint si peu
Qu'on prenne le fer ou le feu
Que nos enfants, rangés en flèche
Vont les premiers nous faire brèche
On craint si peu.

VII

Marchez, enfants ;
A la tête, petites filles.
Marchez, enfants ;
Comme nos héros triomphants
Battez des géants à dix mille,
Petit bataillon de pupilles,
Marchez, enfants.

VIII

Petits Davids,
Prenez vos chapelets pour fronde ;
Quoique faibles, quoique petits
Ne craignez point, bravez le monde,
Frappez le Goliath qui gronde,
Petits Davids.

IX

Suivez l'Agneau
Vierges, n'avez point d'autre casque,
Suivez l'Agneau,
Que votre voile et votre anneau ;
Où Satan a levé le masque
Au travers de cette bourrasque
Suivez l'Agneau.

X

Braves soldats,
Pénitents, c'est vous que j'expose
Braves soldats,
A la foule des potentats ;
Que l'orgueil combatte et qu'il glose,
Pieds nus, vous gagnerez la cause,
Braves soldats.

XI

Gagne-petit,
Quiconque vient vendre à la foire,
Gagne-petit,
Grande perte et peu de profit :
Il vend son âme avec sa bête ;
Il perd son Dieu ; quelle conquête !
Gagne-petit.

XII

Peuple chrétien,
Homme de Dieu, femme dévote,

Peuple chrétien
Confondant le peuple païen
Dans son assemblée huguenote
En ces saints jours de Pentecôte, (2)
Peuple chrétien.

XIII

Vive Jésus,
Avec Notre-Dame de Grâce,
Vive Jésus,
Victorieux de tant d'abus,
Qui, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse,
Se rend le maître de la place,
Vive Jésus !

Dieu seul.

**Combien, au contraire, Montfort est admirable
dans la répression des scandales**

Ainsi nous avons prise sur le vif la manière de Montfort dans la répression des scandales. En dépit de ce que peut nous suggérer notre imagination au récit de ses exploits, n'allons donc pas le voir se laissant aller à la violence contre les délinquants. Use-t-il de sa force musculaire, il le fait avec douceur. Ce n'est pas à coups de poing ni en broyant les poignets de sa main de fer qu'il rompt à Nantes, sur la Motte Saint-Nicolas, la ronde

(2) « en ces saints jours de Pentecôte ». Or la mission de Saint-Pompain eut lieu en hiver. Mais une mission doit toujours être une Pentecôte. C'est évidemment la rime appelée par « femme dévote » qui a suggéré ce mot, ainsi que l'épithète « huguenote », qui ne peut être prise en son sens propre.

« Nous avons trouvé ce cantique à Saint-Pompain dans un recueil imprimé à Niort en 1721 et intitulé : *La déroute des danses abominables et des foires païennes de Saint-Pompain* », écrit Quérard, à qui ne vient même pas l'idée de douter qu'il fût du missionnaire. Et de quel autre pourrait-il être ? Il est absent des manuscrits, mais il n'avait pas à figurer parmi les cantiques de missions, n'étant qu'une pièce de circonstance. Style et facture portent nettement la marque montfortaine. Mais, doutât-on de cette origine, il n'en conserverait pas moins toute sa valeur descriptive et démonstrative. On s'étonnera peut-être que le P. Besnard, qui enquêta certainement à Saint-Pompain même, ne parle pas en termes explicites de cet exploit de M. de Montfort. Mais c'est ce qui, à notre sens, confirme que cette action hardie se réduisit à conduire simplement à travers la foire l'une des sept processions générales qu'il faisait à chaque mission. Peut-être même était-ce dans le cas le plus normal. Modifia-t-il l'ordre de marche habituel, que nous connaissons par Grandet (p. 406) ? Il ne semble pas.

des danseurs, ni qu'il sépare les combattants sur la Motte Saint-Pierre. Ce n'est pas en lui écrasant les épaules sous la pression de ses paumes qu'à Poitiers il fait plier les genoux à l'officier blasphémateur et l'oblige à baiser la terre. On se le représente se colletant avec les ivrognes et les poussant titubants à la porte des cabarets, alors que dans les deux circonstances où le P. Besnard nous le montre en action contre les buveurs qui font de l'esclandre, il lui suffit au Mont-Saint-Michel de paraître et de menacer, à Roussay de renverser les pots et les tables, pour faire sortir toute la bande, à part, en ce dernier lieu, deux soiffards qui voulurent faire bonne contenance et qu'il mit dehors en les prenant chacun par la main. Qu'il ait affaire dans quelque tripot à de jeunes libertins qui boivent, qui jouent, qui dansent, qui se querellent, qui blasphèment et hurlent des chansons impies, et qui, furieux de leurs tables renversées, de leurs pots répandus à terre, des fifres et des violons mis en pièces, l'entourent et le menacent de leurs épées, s'empare-t-il pour se défendre de quelque lourd objet à portée de sa main ? Non, point d'autre arme que son crucifix levé à bout de bras. L'effet qu'il produisait ainsi, nous l'avons dit. En veut-on encore un exemple ?

« M. Grignion ayant ouï dire un jour, raconte Grandet (p. 193) qu'il y avait une grande assemblée de garçons et de filles qui dansaient dans un des faubourgs de la ville de la Rochelle, transporté de son zèle ordinaire contre les bals, il y fut avec un ecclésiastique, et étant entré dans la chambre, il se mit à genoux au milieu de la danse et dit tout haut l'*Ave Maria*. Cette posture et cette prière si peu attendue dans une semblable rencontre surprit si fort cette assemblée qu'elle se sépara à l'instant et s'enfuit ; deux garçons en furent si effrayés qu'ils s'évanouirent et tombèrent par terre. Un ecclésiastique digne de foi, qui y était présent, m'a raconté ce fait ».

Nous voilà donc loin de l'énergumène qui hante l'imagination de tel et tel biographe et ne se présente aussi que trop facilement à l'esprit de maints lecteurs. Le missionnaire était doué d'une vigueur redoutable et d'une carrure impressionnante. En bien des cas il aurait pu avoir raison par la force de la résistance physique de l'adversaire. Mais quelle pauvre victoire et qui n'eût fait qu'aigrir le coupable ! C'est la résistance morale qu'il voulait vaincre. Aussi ne s'en prenait-il qu'aux objets matériels,

renversant, brisant à coups de pied, mettant en pièces les instruments du péché, pour frapper l'imagination du pécheur.

Non, nous ne sommes pas ici dans la geste de Samson, et il est clair que ce n'est pas la crainte que pouvaient inspirer sa musculature légendaire et son air intrépide qui eût mis en fuite non pas un demi-douzaine de vauriens, mais des assemblées entières, comme Grandet (p. 326) nous en a déjà cité un exemple. Nous reprenons tout son texte. Cela épargnera un effort de mémoire au lecteur.

« Prêchant un jour dans une paroisse, il apprit qu'on devait tenir une foire le jour de la fête du patron. Quelques jours auparavant il fit un discours contre un si pernicieux abus, et il exhorta tous ses auditeurs à ne pas se trouver à cette foire, leur disant que si elle se tenait ce jour-là, il les en chasserait, comme Notre-Seigneur fit autrefois des vendeurs et des acheteurs du temple, dût-il lui en coûter la vie. On ne fit pas grand état de son avertissement, car le jour du Patron étant arrivé, il prêcha à son ordinaire à sept heures du matin ; à peine s'y trouvait-il trente personnes, et après le sermon, ayant demandé pourquoi il y avait si peu de monde, il apprit que la foire était la cause de ce dérangement ; il descendit de chaire, et sans communiquer son dessein à personne, il fut à la foire, et transporté du zèle de Phinées ou de celui de Moïse, il renversa toutes les boutiques à droite et à gauche qui se présentaient devant lui, et en moins d'un quart d'heure, tous les marchands plièrent bagage, fermèrent leurs boutiques et emportèrent leurs marchandises. Il courut ensuite un bruit par tout le champ de foire qu'on allait tuer tous les chevaux, les bœufs et les autres animaux qu'on y vendait. Cette nouvelle qui ne venait que d'une terreur panique mit une telle épouvante parmi les vendeurs et les acheteurs qu'ils s'enfuirent précipitamment, et en moins d'une heure cette fameuse foire fut dissipée. Il n'y a que des hommes inspirés de Dieu qui puissent faire de tels coups ni qui soient capables de les faire réussir ».

Ce n'est certainement pas la soutane et les manches relevées comme un pugiliste qu'il sortit de l'église, mais tel qu'il était en chaire, en ministre de Dieu, revêtu du surplis et de l'étole, et se portant sur la place, renversa tranquillement comme s'il exécutait un ordre du ciel, sans proférer un mot, étalages et boutiques. Hors de lui, agité, vulgaire, le poing menaçant, blême

ou pourpre de colère, il eût été immanquablement assommé. Par son air d'autorité et sa dignité souveraine, en parfait accord avec sa réputation de sainteté, il domina toute cette tourbe et lui apparut comme investi d'une puissance surnaturelle. Impossible d'expliquer autrement cette absence de résistance et surtout cette panique et ce bruit qui courut que la mort allait frapper tout le bétail qu'on vendrait.

Que, malgré l'horreur que lui inspirait le péché, il ne s'attaquât pas aux scandales en impulsif, la preuve en est encore que ses premiers biographes nous le montrent, en ces circonstances, se mettant à genoux avant de franchir le pas dangereux et prenant le temps de réciter un *Ave Maria*. C'est ce que nous l'avons vu faire à Nantes lorsque, pour séparer artisans de la milice municipale et soldats de la garnison qui en étaient venus aux mains, il se jeta au milieu d'eux. Bien qu'il jugeât sans doute qu'un malheur pouvait arriver d'un moment à l'autre, perçant la foule de populaire que cette rixe avait attirée et qui, à grands cris, excitait les combattants et applaudissait aux coups : « Je me mis à genoux, racontait-il quelques jours plus tard à M. des Bastières, et plusieurs personnes suivirent mon exemple ; ayant dit un *Ave Maria* et baisé la terre, je me relevai et me jetai à corps perdu au milieu de ces furieux ». Point de doute que les personnes qui se mirent à genoux avec lui, devinant ce qu'il allait faire, craignirent pour sa vie et le recommandèrent à Dieu.

Mais ces prouesses mettent en branle l'imagination. « Je me jetai à corps perdu »... On ne retient que ce qui est mouvement, vivacité d'action, audace, risque ; et l'homme n'est plus qu'un impulsif, un exalté, un violent. C'est après l'épisode de Moncontour que Mgr Calvet fait cette réflexion : « C'était un saint. Et c'était un poète. Il vivait dans un état continu d'exaltation mystique et d'exaltation poétique ». Et tel en effet il l'a peint. Qui s'en étonnerait ?

Des Bastières exalte la douceur de M. Grignon : « Il a fait, écrit-il, des efforts inimaginables pour vaincre son impétuosité naturelle ; il en est venu à bout et s'est acquis cette charmante vertu de douceur, si souvent préconisée par le Fils de Dieu ; il l'avait peinte sur son visage, elle éclatait dans toutes ses conversations, tous ceux qui lui parlaient en étaient charmés » (3).

(3) Grandet, p. 374.

Dans ses cantiques, le saint célébrera longuement cette vertu. La douceur de Jésus lui inspirera, mourant, son dernier sermon. Il en tirera des accents qui feront fondre en larmes son auditoire. Mais nulle part il n'apparaît mieux en possession de ce don de Dieu que dans la répression des scandales. Maîtrise absolue de lui-même, aucun usage de sa force contre les personnes, aucune parole de colère, aucune arme que son crucifix, aucun geste pour sa propre défense. A Nantes, les soldats dont il vient de briser à coups de pied la table de jeu, occasion de rixes quotidiennes, se jettent sur lui, le prennent par les cheveux, lui déchirent son manteau, menacent de lui passer leur épée à travers le corps, s'il ne leur paye leur table. Nous avons vu comment il se comporta.

Autre fait semblable, raconté par le même M. des Bastières (4).

« Il arriva une fois que comme M. de Montfort disait son *Ave Maria* au milieu de neuf ou dix personnes de mauvaise vie, il y en eut une qui se jeta aussi à genoux pour prier Dieu ; tous les hommes sortirent excepté un qui se jeta sur M. de Montfort comme un loup ravissant sur un agneau, il le prit par les cheveux de la main gauche, tenant de l'autre son épée nue ; il lui dit en jurant exécrablement que, s'il ne sortait à l'heure même, il lui passerait son épée au travers du corps. M. de Montfort, sans être nullement intimidé, lui fit cette sage réponse ; je consens, Monsieur, que vous m'ôtiez la vie et je vous pardonnerai volontiers ma mort, pourvu que vous me promettiez de vous convertir, car j'aime mieux mille fois le salut de votre âme que dix mille vies comme la mienne. Ces paroles furent comme un coup de foudre pour ce malheureux. Il en fut si épouvanté qu'il tremblait des pieds et des mains, de sorte qu'il eut bien de la peine à rengainer son épée et encore plus à trouver la porte pour sortir. Nous restâmes seuls dans la chambre avec cette pauvre malheureuse qui était à genoux comme nous et qui était plus de demie-morte aussi bien que moi. M. de Montfort l'amena avec nous et la mit entre les mains d'une fille très pieuse qui l'a si bien instruite qu'elle est présentement un parfait modèle de pénitence ».

« M. de Montfort, ajoute des Bastières, m'a raconté beaucoup d'autres aventures à peu près semblables, j'ai été moi-même témoin oculaire de quelques-unes ».

(4) Grandet, p. 365.

Quelle puissance de pathétisme ne fallait-il pas pour produire de tels effets ! C'est ici qu'on doit reconnaître comme un don de Dieu, une sorte de charisme de l'apôtre populaire, cette vivacité d'expression qu'il mettait en tout et qui le rendait si singulier dans la pratique habituelle des vertus. Dans les circonstances extraordinaires comme celles que nous venons de voir, où le zèle l'enflammait, tout devenait en lui impressionnant à un degré inimaginable : le regard, le visage, l'accent de la voix, le geste, l'attitude. Tout exprimait avec une force incroyable l'horreur du péché, la douleur de l'offense divine, la terreur des châtiments célestes, la compassion pour le pécheur. Tout menaçait et tout suppliait. D'un mot, d'un regard, il pénétrait d'effroi, sinon de componction, un cœur de misérable. D'un geste, il lui arrivait de mettre en fuite toute une bande ou de la précipiter à genoux. L'expressité, telle est sa caractéristique que nous retrouvons partout. Des ecclésiastiques venus par esprit de moquerie à ses mises en scène en étaient touchés aux larmes. A l'église Saint Jean de Monfort (5), devant prêcher, il se contenta d'arborer un crucifix sur la chaire, descend, et parcourant les rangs des assistants, leur offre à genoux un autre crucifix à baiser, disant simplement à chacun : Voilà votre Sauveur, n'êtes-vous pas bien fâché de l'avoir offensé ? « Tous les cœurs, écrit Blain, parurent comme percés de componction et liquéfiés d'amour et de tendresse ; les yeux des assistants parlaient pour eux par des torrents de larmes ».

Combien de traits de ce genre pourrait-on citer encore ! A son départ de Rouen, où il est allé s'entretenir avec son ami Blain, il prend un bateau, une sorte de coche, appelé la Bouille... Cette voiture, raconte le mémorialiste (Blain, ch. LXXXII) est une véritable arche de Noé, remplie de toutes sortes d'animaux. Il s'y trouve ordinairement près de deux cents personnes qui viennent à Rouen et s'en retournent chez elles les jours de marché. On ne serait pas bien reçu là à parler de Dieu devant une troupe de gens qui souvent sapent les premiers principes de la religion. Les entretiens ordinaires de ces allants et venants sont les plus grossières polissonneries, ou en paroles ou en chansons lascives.

« Cependant, à peine notre missionnaire y fut-il entré qu'il se mit à genoux devant toute l'assemblée et, prenant en mains son grand rosaire, il exhorta son compagnon de route (le Frère

(5) Blain, ch. LXVI.

Nicolas) à le dire avec lui. La figure du prêtre à genoux et sa proposition de dire le rosaire devint une foire pour l'assemblée ravie de trouver un si beau sujet de rire. Le saint prêtre, toujours à genoux et en prière, laissa la compagnie se divertir sur son compte ; c'était son sort de trouver les confusions semées sous ses pas ; il but celle-ci en silence avec un air tranquille et, sans doute, il l'offrait à Dieu en secret pour obtenir grâce à ceux qui riaient à ses dépens. Quand ils eurent fini, il recommença et leur proposa de nouveau de dire le chapelet ; les rires recommencèrent aussitôt et continuèrent un certain temps ; après quoi, le dévot prêtre, dont le zèle s'enflammait par les humiliations, leur proposa une troisième fois de dire le rosaire d'un air si animé de l'Esprit de Dieu qu'il gagna sur toute la compagnie de le dire tout entier et d'écouter ensuite ses instructions, ce qui dura jusqu'à la descente du bateau.

« Ce récit, continue Blain, m'a été fait par une personne qui était présente. Ceux qui savent ce qu'est cette sorte de voiture et l'espèce de gens qui s'y trouvent d'ordinaire admireront ce fait comme un miracle dans l'ordre de la grâce ».

Oui, sans doute, la grâce divine implorée par le saint prêtre est intervenue. Mais de quel instrument aussi se servit-elle ? Blain note lui-même l'action décisive du missionnaire, ce zèle que ne firent qu'enflammer les refus, cet air, ce ton qui finirent par devenir si animés de l'Esprit de Dieu que la troisième demande emporta tout.

« Cet homme était étonnant, s'exclame-t-on. On ne résistait pas à la contagion de sa fièvre ». Disons plutôt à l'impression de surnaturel qu'il donnait. « Il séduit le peuple par ses enchantements », répétaient ses accusateurs du clergé. Quel témoignage ! De fait, quand il parlait de Dieu, de Jésus et de Marie et laissait son amour librement s'épancher ou qu'il s'appliquait à toucher le cœur d'un pécheur, son visage s'illuminait, sa voix avait des modulations si suaves, un accent si prenant, que l'on se sentait comme sous l'effet d'une incantation.

Si les biographes avaient su voir que Grignon de Montfort n'avait d'autre singularité que d'être expressif à l'extrême, un saint spectaculaire et qu'il tenait cette particularité du fond même de sa nature, comme un don magnifique de Dieu à l'apôtre populaire, le problème des persécutions ne se posait même pas.

Du premier coup ils constataient comme une chose évidente que ses grands dehors de sainteté, si puissants particulièrement sur l'esprit du peuple, avaient, d'un autre côté, joué contre lui. Ils nous faisaient grâce d'explications aussi laborieuses que dénuées de fondement : le jansénisme, des évêques circonvenus, serviles à l'égard du pouvoir, jaloux de leur tranquillité ; un clergé aux vertus discrètes, intransigeantes sur le chapitre de la tenue ; des chrétiens embourgeoisés, mal disposés à s'entendre rappeler les renoncements évangéliques, et plus fâcheusement encore, un Montfort bizarre, exalté, passablement déséquilibré. Nous n'aurions pas non plus à déplorer que plusieurs d'entre eux, par réaction, pour sauver l'honneur d'un si grand homme et d'un si grand saint, aient tenu pour négligeable tout ce que dit Blain des incorrigibles singularités de son ami, cause principale de ses épreuves, et les aient présentées comme de légers défauts extérieurs qu'exploita la malveillance, le dépouillant ainsi de sa caractéristique la plus nette, la plus profonde et la plus providentielle, celle qui informe tous ses comportements et fait qu'il est Montfort, un type unique d'apôtre populaire.

EXPERTISE GRAPHOLOGIQUE

Un carme déchaux soutenait donc à un montfortain, étudiant aux Facultés catholiques de Lille, que le P. de Montfort était un déséquilibré et qu'il serait facile de le démontrer en soumettant à un graphologue quelques lignes de son écriture. Peu de temps après, en 1950, au Congrès psychologique d'Avon, on pria un confrère de ce carme de présenter l'édition photographique du manuscrit de la *Vraie Dévotion* à Mme Y.B. réputé graphologue parisien, présente au Congrès. Elle n'eut pour l'examiner qu'un temps assez court entre deux sessions et ne put donner oralement qu'une appréciation sommaire : « Tempérament très fort, mais remarquablement équilibré à force d'efforts, semble peu original. On croirait à de l'indifférence pour ses parents et ses amis, mais ce n'est que de l'apparence ».

Mais, dans l'ouvrage du P. Girolamo Moretti, le célèbre graphologue franciscain : *« Copie non conforme. Le vrai visage des saints révélé par leur écriture »*, on trouvera (p. 145) une étude complète de celle de saint Louis Grignion de Montfort. Nous n'en retiendrons que quelques notations.

« *Sa force intellectuelle n'est pas très accentuée* », écrit le P. Moretti, ce qui nous semble très vrai si l'on entend l'intelligence au sens fort de puissance d'abstraction. Nous nous sommes déjà expliqués sur ce point dans une note de notre chapitre V.

« *Originalité qui n'est pas troublée par d'excessives impétuosités car elle est plutôt médiocre* », à quoi nous souscrivons aussi, malgré le dire de Blain (ch. XXVIII) : « *M. Grignion naturellement inventif et d'une imagination féconde avait toujours à proposer quelques nouvelles pratiques ou quelques nouveaux motifs de vertu* ». Non, Montfort n'invente pas. Aucune des pratiques, aucun des motifs de vertu signalés par Blain qui ne soit emprunté. On ne voit pas davantage qu'il ait tiré de son

propre fond aucune de ses industries apostoliques. Mais ce qu'il emprunte, pratiques de dévotion dont la plus belle est celle du Saint Esclavage, cérémonies, mises en scène, etc... il le monte en puissance.

On lui prêterait volontiers une imagination créatrice. Elle ne l'est pas. Elle n'enfle ni n'amplifie même rien (1). Seulement elle présente les choses sous leur aspect le plus puissant, le plus évocateur de leur grandeur invisible. Montfort a l'esprit sublime. Nous aurons tout un chapitre pour le démontrer. Son imagination le sert sur ce point admirablement. Elle revêt tout de formes sensibles. C'est elle qui lui fait penser ses vertus de la manière la plus concrète ; elle qui lui fait comme voir de ses yeux de chair et toucher de ses mains dans les pauvres la personne même de Jésus-Christ, ainsi que le dit si bien Grandet (p. 354) : « La tendresse pour les pauvres, si je l'ose dire, est allée jusqu'à l'excès, il les regardait comme un sacrement qui contenait Jésus-Christ caché sous leur extérieur rebutant. Un pauvre (disait-il) est un grand mystère, il faut savoir le pénétrer : *Beatus qui intelligit super egenum et paeuperem*, c'est-à-dire *intus legit* ».

CHAPITRE XVI

L'HOMME D'UNE VOCATION

Lorsqu'en 1863 le P. Faber écrivait son admirable préface pour la deuxième édition en langue anglaise du *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, sa haute qualité d'écrivain spirituel ne l'avait pas empêché d'être frappé tout d'abord par la figure de l'apôtre. « Il y a peu d'hommes dans le dix-huitième siècle, disait-il, qui portent plus fortement gravées sur eux les marques de la Providence que cet autre Elie, missionnaire du Saint-Esprit et de Marie... La somme de ses travaux, comme celle de saint Antoine de Padoue, est vraiment incroyable et inexplicable ». Et quand il en venait à l'écrivain mystique, c'est encore à un autre illustre missionnaire qu'il le comparait. « Il s'avance, écrivait-il, nouveau saint Vincent Ferrier, comme s'il était aux jours qui touchent au dernier jugement, et proclame qu'il apporte de la part de Dieu le message authentique d'un honneur plus grand, d'une connaissance plus étendue et d'un amour plus ardent pour Marie, aussi bien que la liaison intime qu'elle aura avec le second avènement de son Fils ».

Tout au contraire, en 1926, dans la préface, copieuse pourtant, du P. Huré, futur Supérieur général de la Compagnie de Marie, le missionnaire n'est plus rappelé que par ces deux lignes : « Sa grande voix d'apôtre, éteint depuis deux siècles, retentit de plus en plus dans l'Eglise de Dieu ». Certes, une plus longue évocation ne s'imposait pas, mais cette brièveté n'en est pas moins significative. Déjà, en 1901, le P. Lhoumeau, publiant son remarquable ouvrage *La Vie spirituelle à l'école du Bx Louis-Marie Grignon de Montfort*, n'avait pas soufflé mot du missionnaire.

Mais ce qui marque mieux encore cette nouvelle orientation c'est la différence des deux offices liturgiques, celui de la béatification 1888 et celui de la canonisation 1947. Dans le premier,

(1) Les « excentricités » de M. de Montfort, écrit Mgr Calvet (p. 19) étaient les fantaisies d'un tempérament trop riche, d'une imagination débordante.